***Qu'est-ce qu'un point à tenir ?***

*(Le point de l'amour entre un homme et une femme)*

Dans l'appel à cette journée, j'ai indiqué que je comptais exposer ce que *point-à-tenir* voulait généralement dire à la lumière de trois théories mathématiques différentes et à l'ombre de la philosophie de Badiou dans *Logiques des mondes* : ce faisant, il s'agissait de s'adosser à ces mathématiques et à cette philosophie pour déployer, deux heures durant, une théorie intellectuelle des *points-à-tenir* en enchaînant dix caractérisations de tels points.

Les contraintes générales de cette journée m'accordent finalement la moitié de ce temps pour vous parler de tout cela, ce qui m'impose – je prends cette contrainte en bonne part - une profonde réorganisation de mon propos qui, je l'espère, sera féconde.

Je vais donc procéder tout autrement : je vais partir d'un point qui m'importe – le point de l'amour entre un homme et une femme – pour ensuite dégager quelques caractéristiques des *points-à-tenir* à la lumière mathématique des seuls topos de Grothendieck et en me contenant d'évoquer l'ombre philosophique des mondes de Badiou.

Ainsi présentée, ma nouvelle démarche pourra sembler strictement inductive comme ma démarche précédemment annoncée pouvait sembler unilatéralement déductive. Mais dans les deux cas, il n'en est rien : il ne s'agit que de deux manières inverses d'exposer linéairement une dialectique entre situations concrètes et abstractions formalisantes. L'avantage de la méthode que j'adopte finalement sera, je pense, de faciliter l'appréhension de mon propos par des auditeurs qui ne sont pas tous habitués à ces raisonances et retentissements intellectuels des mathématiques contemporaines que le séminaire *mamuphi* pratique de longue date.

Mon plan va donc être le suivant.

I) Qu'est-ce que le point de l'amour entre un homme et une femme ?
II) Je réexaminerai ensuite ce point à la lumière de la théorie grothendickienne des points d'un topos et à l'ombre de la théorie badiousienne des points d'un monde.
III) Je terminerai en caractérisant synthétiquement ce que *point-à-tenir* veut dire.

J'indique de suite les principaux apports de ce nouveau parcours par rapport à mon résumé initial : le point-à-tenir va se révéler comme l'affirmation d'un enjeu capable de *pointer* où intervenir dans la situation pour effectuer cet enjeu puis l'y défendre. Ce faisant, ce que j'appelle *point* va se diviser : d'un côté un enjeu d'ensemble, axiomatiquement décidé, qu'on appellera *Point* (avec majuscule) et qui s'avère apte à polariser la situation concernée en y « faisant le point » ; de l'autre une série de *points* (avec minuscule) précis et concrets, matérialisant l'enjeu sous forme d'alternatives élémentaires (oui ou non), - risquons la métaphore : sous forme de *mots d'ordre* [1] – qui vont

[1] Au sens léniniste et précis du terme (le mot d'ordre formule en situation concrète une directive adossée à l'analyse concrète de cette situation – voir *À propos des mots d'ordre*, juillet 1917) qu'il oppose à « la phrase révolutionnaire » abstraite (entendre : la phraséologie…) plutôt que deleuzien et vague (le mot d'ordre comme redondance de l'acte de parole et de l'énoncé conduisant à concevoir tout énoncé comme mot d'ordre – voir *Mille plateaux*, p. 100…)

composer un espace de subjectivation au sein de la situation concernée. Au total, un Point sera donc un enjeu apte à pointer toute une série de points concrets élémentaires composant dans la situation concernée un espace subjectivé, libéré du nihilisme et qui méritera alors d'être défendu face à la déferlante nihiliste.

## I. Le point de l'amour entre un homme et une femme

### Enjeu

Pour exposer la possibilité de l'amour entre un homme et une femme, je partirai de la situation où un tel amour intervient, situation que je considère comme donnée et qui tient au fait que dans l'humanité, il y a deux sexes et deux seulement [2]. Autrement dit, l'un de l'humanité se divise selon la différence de deux sexes.

> Bien sûr, *sexe* ne veut pas dire *genre* : *genre* est une catégorie grammaticale qui renvoie au *masculin*, au *féminin* et au *neutre* (il y a trois genres et pas deux !). Le genre formule les effets dans les langues du fait qu'il y a deux sexes ; et il le formule en tenant compte du fait que la différence des deux sexes ne saurait constituer une orientation générale de la langue comme telle puisque bien des choses de la langue échappent à la polarité sexuelle et n'y sont donc pas sexualisables : d'où un troisième genre formulant le tiers *inclus* du *ni l'un ni l'autre* en *neutre* [3] (celui par exemple du « il y a », du « il faut » ou du « il fait beau). Leçon à retenir : le partage de l'humanité en deux sexes ne saurait valoir comme orientation générale et toute activité humaine n'est pas sexualisée, ni davantage sexualisable (au demeurant pas plus que toute activité humaine n'est politisable, mathématisable ou musicable).

Donc dans l'humanité, il y a les hommes et il y a les femmes (ce qui n'est aucunement attribuer à chaque homme le genre *masculin* et à chaque femme le genre *féminin*).

Bien sûr, l'humanité doit se débrouiller avec le fait qu'elle se donne dans ce partage. Elle va s'en débrouiller, ici comme ailleurs, en nouant des imaginaires et des symbolisations de ce partage en sorte d'en pointer quelque réel. Et c'est dans ce nouage borroméen [4] (par lequel l'humanité pense et réfléchit son partage en deux sexes) que la possibilité de l'amour émerge.

Je précise de suite : je vais parler spécifiquement de la possibilité d'un amour entre un homme et une femme.

> Je ne parlerai pas ici de la possibilité d'un amour entre un parent et son enfant, entre deux amis : le mot *amour* devient ici un homonyme trop équivoque (cette équivocité inévitable constitue la richesse mais aussi les limites des langues, d'où la nécessité pour la pensée de

---

[2] Lacan : « il n'y a que deux sexes. ». Ce à quoi, d'après Jacques-Alain Miller, Lacan ajoutait : « on s'obstine à y ajouter les Auvergnats. C'est une erreur ! »

[3] du latin *neuter* (« ni l'un, ni l'autre », « indifférent », « neutre »), composé de *ne* et *uter* (soit ni « l'un ou l'autre »).

[4] Voir chez Lacan le nouage borroméen RSI du Réel, du Symbolique et de l'Imaginaire.

compléter ses formulations langagières en recourant aux formalisations symboliques et littérales).

Je ne parlerai pas davantage de la possibilité d'un amour sexué entre deux personnes du même sexe : je laisserai à d'autres le soin d'en exposer les spécificités.

Posons d'abord que l'amour ainsi délimité entre un homme et une femme donnés va devoir traiter le célèbre énoncé lacanien : « *il n'y a pas de rapport sexuel* ». Bien sûr, cet énoncé ne postule pas qu'il n'y a pas de relation sexuelle car il faut ici entendre « rapport » au sens grec de « ratio » c'est-à-dire de « raison commune » [5] : ainsi entendu, '*il n'y pas de rapport sexuel entre un homme et une femme*' veut dire qu'il n'y en a pas exactement de mesure commune ; non seulement il n'y pas de mesure commune de leur jouissance respective dans l'acte sexuel mais, plus largement, ils ne peuvent partager intégralement une même mesure de leur position respective dans leur relation amoureuse.

L'amour dont je parle – celui qui constitue aujourd'hui « mon » point – est donc confronté à ceci qu'il se joue, s'éprouve dans un acte sexuel et un ensemble de pratiques sexualisées qui ne sauraient faire rapport c'est-à-dire dont il ne saurait y avoir de mesure commune entre leurs deux protagonistes. La possibilité de l'amour va donc se jouer au point où ce qui rapproche au plus près un homme et une femme avère l'existence entre eux d'une faille incomblable. Et cette faille, pointée exemplairement dans l'acte sexuel, a valeur extensive en bien d'autres points de leur relation sexuelle : dans les rapports respectifs de l'homme et de la femme concernés à d'autres qu'eux deux - aux enfants, aux parents, aux amis et ennemis partagés - comme au domicile commun, aux différentes activités sociales, etc.

L'amour va être précisément le travail d'arpenter cette extension de l'incommensurabilité ! Travail paradoxal, car, si l'énoncé « il y a entre nous de l'incommensurable » est bien partagé dans le couple, s'il constitue bien le trésor commun de l'amour en question, ce trésor ne sera pas pour autant commensuré par l'homme et la femme qui, au point même de cet énoncé commun, maintiendront une certaine incommensurabilité de leurs positions respectives d'énonciation : en disant la même chose (le même énoncé « je t'aime »), l'homme et la femme concernés ne disent pas exactement la même chose car ils ne le subjectivent pas intégralement de la même manière et n'ont pas de mesure partageable de cette différence. Cette incommensurabilité est au départ du couple amoureux s'il est vrai que l'enlacement primitif des deux « Je t'aime » ne la recouvre pas mais la pointe !

Pour engager un tel travail d'arpentage amoureux, autant dire pour soutenir que la possibilité de l'amour doit s'effectuer par une vie en commun qui est en partie une vie commune, il faut assumer une révolution dans l'usage même du terme *incommensurabilité,* faute de quoi la prise de conscience des points d'incommensurabilité irréductible serait désespérante.

[5] Celle qui préside à la dénomination des nombres « rationnels » comme « rapportant » deux nombres entiers q=n/p selon une mesure « naturelle » commune (celle des nombres entiers dits *naturels*).

> On peut en effet facilement déduire de l'existence d'une telle incommensurabilité que l'amour ne serait qu'illusion, que l'amour ne serait que le croisement de deux projections narcissiques, que l'amour relèverait d'un imaginaire déniant l'impossibilité pour une relation sexuelle de s'ancrer – de capitonner - dans un réel. [6]

A contrario, la possibilité de l'amour comme vérité et non pas comme illusion va s'engager en prenant cette incommensurabilité sexuelle (spécifiée entre tel homme et telle femme) non plus comme privation, obstacle, défaut ou manque mais comme ressource, chance, excès et grâce. Autrement dit, l'amour est ce qui a capacité de se saisir de cette incommensurabilité non plus comme défaut à éliminer, comme obstacle à surmonter, contourner ou dissoudre mais comme occasion de bonheur, de ce bonheur singulier dont seul l'amour est capable.

> Remarquons ce symptôme qui signe l'existence d'un bonheur partagé au lieu même d'une incommensurabilité : la capacité du couple concerné de jouer ensemble de cette incommensurabilité, comme les enfants peuvent jouent d'écarts en les ressaisissant comme chance d'en faire leur terrain de jeu. Encore faut-il pour cela que l'homme et la femme concernés n'aient pas préalablement tué l'enfant en eux…

## Remarque générale

L'opération consistant à se saisir d'une nomination négative et privative pour la retourner en affirmation de type nouveau est éminemment moderne : tout de même qu'ici *in-commensurabilité* ne va plus nommer *l'absence* d'une mesure commune mais la *chance* gratuitement offerte de devenir vraiment Deux (et non plus le deux numérique du même et de l'autre, le nombre qui somme « l'un et l'autre »), listons d'autres notions, négativement formulées, dont le propre de la pensée moderne est [7] de dégager leur potentiel affirmatif secret [8].

À tout seigneur tout honneur, commençons par la psychanalyse :

- à partir de Freud, *l'inconscient* n'est plus enfermé dans une privation de la conscience de soi : il est ce qui affirme l'existence d'un nouveau continent de pensée dont la logique propre vient émerger par symptômes conscients ;
- à partir de Lacan, *l'impossible* à imaginer et symboliser devient le nom propre affirmatif du réel comme point et non plus comme espace imaginaire (« la réalité »).

[6] Dans ce cas, l'amour relèvera du tragique et l'issue la plus logique de cette conception tragique de l'amour sera alors sa mythologisation (Didon et Énée, Tristan et Yseult, Roméo et Juliette, etc.) s'il est vrai, comme le soutient Claude Lévi-Strauss, que la logique du mythe – le mytho-logique - invente un bricolage notionnel apte à réduire imaginairement une fracture douloureuse qu'on ne saurait résoudre (c'est le sens exact de sa « formule canonique du mythe »).

[7] Je n'écris pas « a été » s'il est vrai que ce retournement dialectique ne constitue pas un acquis figurant derrière nous mais reste à effectuer au présent !

[8] N'oublions pas en ce point le théorème lacanien : « *un secret avoué reste un secret* ». On va en mesurer toute la pertinence dans les exemples qui suivent où « l'aveu » nomme une mise au travail du « secret » tirant parti de sa singulière puissance – un secret est une singularité - sans réduire ou éponger le secret en question. Ici également, *secret* nomme une affirmation, et non pas la négativité d'une dissimulation ou d'une cachette.

Ce type de renversement abonde dans les mathématiques modernes qui relèvent ce que les mathématiques classiques prenaient pour des obstacles infranchissables et les subsument par émergence de notions de type nouveau :

- à partir de Dedekind, *l'infini* n'est plus essentiellement ce qui n'est pas quantitativement fini mais ce qui est doté de la puissance spécifique qu'une partie peut y être aussi « grande » quantativement que le tout ;
- à partir également de Dedekind, *l'irrationnel* n'est plus seulement le nom d'un nombre incommensurable aux nombres entiers « naturels » mais le nom générique de l'infinité sans mesure (« non-dénombrable ») des nombres réellement existants (nombres « réels ») ; [9]
- à partir de Galois, *l'irrésoluble* n'est plus tant le nom d'équations algébriques incapables sur leurs propres forces de nommer individuellement les racines qu'elles définissent mais le nom d'équations dont le nouage algébrique interne est singulièrement resserré en un « groupe » inapparent ; une équation irrésoluble affirme ainsi un nouage secret qui ne saurait être défait et dont le nom technique est *groupe de Galois* ;
- corrélativement à partir de Galois, *l'inconnue* ne sera plus tant le nom d'un nombre ou d'une grandeur à connaître individuellement, c'est-à-dire à doter d'une carte d'identité algébrique, mais le nom d'une individualité de type nouveau car apte à exister anonymement (ou sous simple pseudonyme) dans un groupe donné, autant dire le nom d'une individualité constituée par le groupe qui préside à la caractérisation de ses propriétés, et non plus d'une individualité préexistante apte alors à constituer, par simples regroupements, quelque association (« de 1901 » !) de grandeurs ;
- à partir de Klein, *l'invariant* ne désigne plus la rigidité stérile de ce qui est géométriquement étranger à la richesse analytique de subtiles variations mais affirme une puissance singulière par son aptitude à délimiter différents types de géométrie (là où la pensée classique ne concevait qu'une seule géométrie de type euclidien) – d'où les géométries hyperboliques de Lobatchevski ou elliptiques de Riemann aptes à émanciper la pensée géométrique d'une perception univoque de l'espace ;
- tout de même à partir d'Hamilton, le *non-commutatif* ne va plus seulement désigner la privation d'une propriété algébrique mais une nouvelle manière de structurer l'espace et par là une capacité de type nouveau à s'y orienter ;
- à partir de Gödel, *l'indécidable* va désigner moins l'impossibilité de calculer une décision que pointer le lieu précis où assumer, au vide du calcul, un énoncé qui nécessite une décision de type axiomatique ;
- à partir de Cohen, *l'indiscernable* ne va plus tant désigner l'inconstructible par les moyens ordinaires du langage que révéler l'existence générique de ce qui peuple sans mesure les situations concernées et dont la généricité anonyme désigne la puissance et la gloire propres ;
- plus récemment encore, *l'obstruction* ne va plus désigner un problème à résoudre, un obstacle à franchir, à contourner ou à briser mais l'action d'un objet de type nouveau qu'il s'agit désormais de prendre en compte et d'adjoindre à la pensée en sorte de l'étendre.

Je pourrais continuer la liste (*l'infinitésimal* par exemple) mais je ne voudrais pas oublier les arts modernes dans cette liste :

[9] Remarquons que Gilles Gaston Granger entreprend également, mais d'une tout autre manière, de « *dégager de cette notion d'irrationnel un aspect positif* » (*L'irrationnel* ; éd. Odile Jacob ; 1998)

- à partir Schoenberg, *l'atonalité* désigne moins la privation de la tonalité que l'accès de la composition musicale à de nouvelles puissances harmoniques et discursives – on pourrait formuler le même renversement à propos de *l'athématisme* ou de l'amétrisme (entendu comme l'absence de mètre rythmique) ;
- à partir de Kandinsky, le *non-figuratif* désigne affirmativement une peinture émancipée de ses tutelles figuratives et accédant aux puissances picturales de couleurs libérées de l'astreinte délimitante du dessin ;
- à partir des romantiques, le *fragment* n'est plus tant le déchet d'un tout ébréché que l'affirmation d'une action restreinte en promesse régionale d'une puissance globale de type nouveau car émancipée de la contrainte de totalisation. [10]

Selon cette généalogie moderne, je vous propose donc de nommer *incommensurabilité* la capacité propre de l'amour à édifier des couples entre un homme et une femme au lieu même où ils n'ont pas commune mesure, de nommer ainsi la puissance propre de l'amour à produire un Deux qui n'est plus le deux de l'un et de l'autre ou la dualité du même et de l'autre, la capacité de l'amour à produire des Deux concrets et singuliers c'est-à-dire qui condensent, au point d'un couple particulier, la possibilité universelle de l'Amour entre un homme et une femme (et quoi de plus universel que cet Amour : nous sommes quelques-uns à l'avoir immédiatement vérifié au cœur même des bidonvilles).

Instruit de ce que la pensée moderne peut s'approprier l'héritage d'une nomination négative pour la ressaisir affirmativement en mettant au jour une puissance de type nouveau jusque-là ignorée ou refoulée, examinons en quel sens la possibilité de l'amour va constituer un tel type de point.

## Pointeur

Appelons pour cela *amour* (dans une relation sexuée de couple homme-femme) le travail pour pointer dans l'enchevêtrement de la vie ordinaire les endroits précieux d'incommensurabilité, les endroits précis où l'homme concerné va découvrir qu'il est homme en un sens neuf car il est l'homme de cette femme, et réciproquement bien sûr pour la femme concernée ; à cette réserve près que ces deux découvertes vont rester en partie incommensurables l'une à l'autre : l'intensité de l'une ne pourra exactement se mesurer à celle de l'autre, ces deux intensités faisant un Deux non numérique, le Deux de l'incommensurable qui constitue le bonheur de l'Amour.
Ce type d'incommensurabilité commence bien sûr par le lit, lieu par excellence où deux types de jouissance s'avèrent sans exacte mesure commune – le Mal propre de l'Amour commence en ce point, dans l'idée qu'il faudrait une parité mesurable des jouissances de l'un et de l'autre !
Ce travail découvrant joyeusement (joie des enfants…) les lieux et relations où la femme que vous aimez s'avère incommensurable à vos propres vues (et vice versa) dépend bien sûr de chaque

[10] Il faudrait ajouter ici des exemples de cette même opération cette fois en philosophie : voir ainsi la *soustraction* chez Alain Badiou ou le *bricolage* chez Claude Lévi-Strauss (chez ce dernier, le bricolage nomme une rationalité non strictement calculatrice – celle de l'ingénieur – qui s'avère n'être plus seulement définie *négativement* – il s'y agit de « faire avec les moyens du bord », par définition limités et hasardeusement rassemblés - mais *affirmativement* : comme rationalité du *contingent* et non plus seulement du *nécessaire*).

couple c'est-à-dire singulièrement de chaque amour : dans des points d'incommensurabilité au cœur même

- des relations simultanées aux enfants communs, aux ascendants respectifs, aux amis et connaissances partagés,
- dans les manières différentes d'habiter le même domicile, le même quartier, la même ville, le même pays et finalement le même monde,
- dans les pratiques variées des différents rapports sociaux, à commencer par ceux de travail,
- dans les rapports distincts au temps (au présent, au passé et au futur) et plus généralement dans les modalités dissemblables de s'orienter dans l'espace et dans le temps,
- etc.

Ici, nulle cartographie indispensable, nulle structure impérative : les lois de la singularité l'emportent - l'incommensurabilité pourra s'avérer sur tel ou tel point de détail a priori insignifiant lors même que telle question stratégique d'ensemble validera tout au contraire un accord intégral et profond, une mesure intégralement partagée entre l'homme et la femme concernés.

C'est en ce sens que le point de l'amour s'avère un pointeur à chaque fois singulier au couple concerné : le même type apparent de situation pourra être scanné, radiographié, pointé de manières très différentes par différents couples.

Notons que ce pointeur est un filtre drastique par « mise au point » : il sépare radicalement ce qui de la situation partagée, étant parfaitement commensurable, sera indifférent à l'amour et relèvera d'un heureux compagnonnage et d'une paisible camaraderie, et ce qui, dans la même situation, concentrera l'existence même de l'Amour en un point d'incommensurabilité.

Notons que cette saisie par l'amour de l'incommensurabilité comme ressource et non pas comme impasse se réitère sur la catégorie elle-même négative d'*inconnu*.

> Pour formuler comment les choses de l'amour se donnent pour l'homme que je suis, je dirai ceci : l'amour sera le mouvement par lequel, apprenant à connaître l'inconnue rencontrée (y compris au sens biblique du terme « connaître »), l'homme que vous êtes prend irrémédiablement mesure que cette femme qui est devenue votre femme est ce faisant devant devenue *votre* inconnue, en entendant bien sûr ce terme *inconnue* au sens affirmatif que la pensée moderne lui confère : l'amour est ainsi ce qui énonce « ma femme est mon inconnue » en l'entendant non pas comme connaissance à acquérir, donc comme problème à résoudre, alors immanquablement cause de jalousie, mais comme cadeau du ciel qui agrandit sans mesure le monde auquel vous avez accès, à la condition alors expresse que vous saisissiez affirmativement la rencontre réitérée de cette « inconnue » comme ce que Bernanos appelle « la grâce de s'oublier » [11] soi-même, c'est-à-dire celle de ne plus se prendre comme « mesure de toute chose » [12].

L'enjeu du point de l'amour est donc de saisir ce qu'il y a d'incommensurable dans le couple (d'un homme et d'une femme donnés) pour le vivre comme lieu de bonheur partagé, pour y ex-sister en

[11] *Journal d'un curé de campagne*

[12] Voir le fameux axiome du sophiste Protagoras sur l'être humain comme « mesure de toutes les choses ».

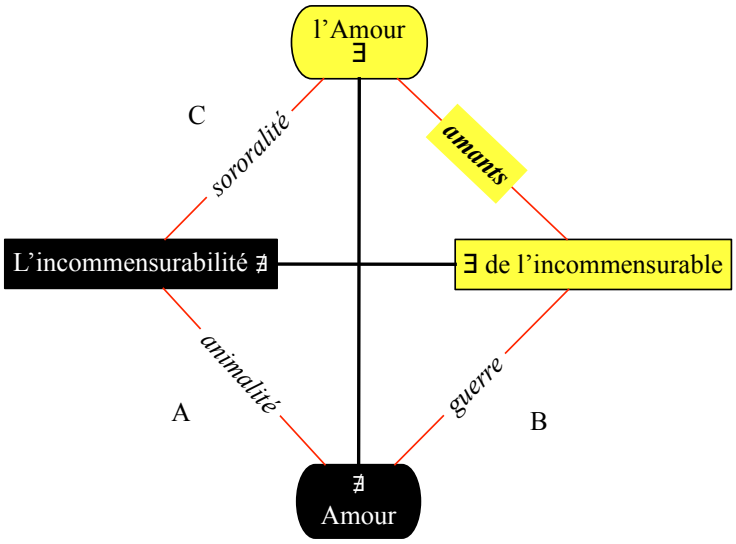
couple. L'enjeu de l'amour est de créer, par tressage des points concrets d'incommensurabilité, l'espace partagé où ek-siste le Bonheur d'être Deux - après la rencontre et la déclaration, il y a en effet l'essentiel : le procès subjectif de l'Amour. Mais ne nous étendons pas ici sur le contenu de cette mise au travail de l'incommensurabilité dans le couple pour examiner les adversités auxquelles toute affirmation de l'amour doit faire face.

## Adversités

Le problème est en effet que cette affirmation (d'un enjeu général) engageant son effectuation (en points concrets) va immanquablement lever des oppositions.

> Cette caractéristique vaut pour tout point véritable : pas de point qui ne divise et ne lève des oppositions. Autrement dit, si un point se présente comme consensuel ou indifférent, c'est que ce n'est pas vraiment un point !

Pour cartographier ces oppositions à l'Amour, je propose le petit diagramme suivant qui croise deux oppositions binaires, l'une concernant l'existence d'une incommensurabilité entre les deux sexes et l'autre concernant l'existence de l'Amour :




D'où quatre côtés dessinant quatre positions, qui vont caractériser trois oppositions au point de l'amour. Décrivons-les en classant ces trois oppositions par ordre décroissant d'adversité.

A. Il y a d'abord ceux qui posent qu'il n'y a, entre hommes et femmes, ni incommensurabilité ni moins encore d'amour car il n'y a entre eux que la répartition sexuelle d'une espèce animale entre mâles et en femelles.

   D'une certaine façon, cette position, déqualifiant tous les constituants de notre point, est pour les amants la pire car elle ne constitue pas une opposition frontale. Elle désubjective.

   Les tenants de cette position relèvent du nihilisme passif, celui qui plaide qu'on ne saurait rien vouloir (car vouloir est trop dangereux) et qu'il faut accepter de simplement survivre sur terre, comme le font les animaux, voire les végétaux.

B. Il y a ensuite ceux qui reconnaissent l'incommensurabilité mais qui, excluant l'existence de tout Amour, vont faire de cette incommensurabilité le signe (irréductiblement négatif) d'une indépassable guerre entre les deux sexes.

   Le principe sous-jacent à cette position est ici d'ordre constructiviste : il revient à dire que, comme il n'y a d'existence que mesurable et que l'amour ne l'est pas, l'amour n'existe pas et donc que les relations entre incommensurables sont de nature antagonique.

   On reconnaîtra ici la figure du nihilisme actif qui nie frontalement la possibilité de l'amour au nom même de cette incommensurabilité qui en constitue pour les amants le levier subjectif.

   Cette négation frontale peut prendre plusieurs formes. La plus commune est sans doute celle de Proust qui faisait de la jalousie le noyau même de la relation amoureuse. À rebours, il convient de tenir que l'amour ne connaît pas la jalousie (ce qui, bien sûr, ne veut nullement dire qu'un amant ne puisse à tel ou tel moment la connaître : si cela se produit, cela indiquera simplement que l'amant est devenu jaloux à un tout titre que celui de l'amour).

C. Il y a enfin ceux qui admettent l'existence de l'amour mais récusent (refoulent ?, forclosent ?) son noyau incommensurable pour considérer qu'il y a bien « rapport sexuel » car il y a complémentarité naturelle des deux sexes.

   On reconnaît ici la figure que tous les amants connaissent imaginairement : celle de la moitié [13] - pour l'homme, l'image de « *ma femme, ma sœur, mon amie* ».

   Appelons *sororale* cette conception de l'amour s'il est vrai que le rapport frères-sœurs est le paradigme d'une relation transparente entre hommes et femmes.

On posera donc que le point de l'amour connaît trois types d'opposition : sa déqualification radicale par animalisation de la différence entre les sexes [14], l'exacerbation de l'incommensurabilité en guerre inévitable entre les deux sexes, la transformation de l'amour en paisible amitié sororale.

On pourrait prolonger l'analyse de ces oppositions, en examinant les traits que certaines d'entre elles peuvent alors partager.

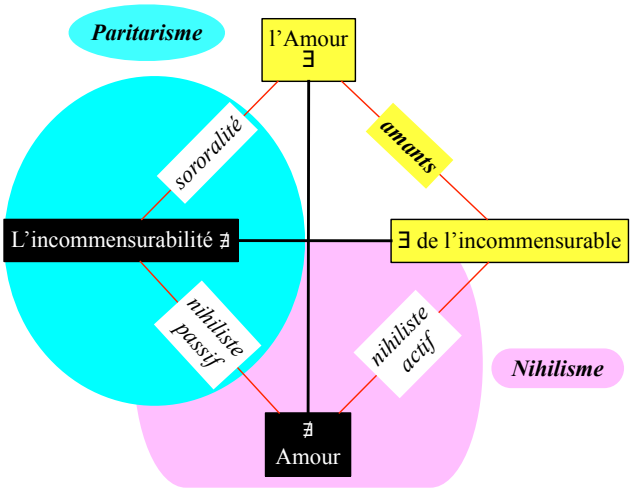
Par exemple le thème, aujourd'hui omniprésent, d'une nécessaire parité entre hommes et femmes (thème qui vise à éponger tout reste d'incommensurabilité au moyen juridique et transactionnel de règlements et de contrats) est partagée par les conceptions sororale et nihiliste passif.

De même bien sûr le nihilisme conjoint les positions A et B.

Au total on aurait donc la constitution de deux camps opposés à l'Amour :

[13] Voir le mythe d'Alcibiade dans *Le Banquet* de Platon

[14] qui passe nécessairement par une déconstruction de toute symbolisation de la différence des sexes




Posons que le point de l'amour, comme tout point, connaît donc trois types d'opposition – cette fois par intensité d'opposition croissante : une position *autre* (une *autre* manière de penser les relations sexuelles : ici la manière *sororale*), une position *adverse* (une manière *contraire* de les penser : ici celle du *nihiliste actif)* et une position *ennemie* (une manière *antagonique* de les penser : ici celle du *nihiliste passif*).
Remarquons alors, comme Blaise Pascal l'avait vu en son temps, que le pire – le plus corrosif, le plus désubjectivant – pour les militants de l'Amour, c'est le nihilisme passif (pour Pascal les Jésuites) quand le nihilisme actif (pour Pascal les libertins) a du moins cette vertu de ne pas céder sur la nécessité subjective de vouloir. [15]

Rendu ici, examinons maintenant comment la mathématique et la philosophie peuvent éclairer et ombrer ce Point de l'amour. Ce faisant, nous allons effectuer un grand écart en passant du bonheur sensible de l'Amour à la lumière crue de la Mathématique !

## II. Point d'un topos

Mon parcours va introduire aux deux idées mathématiques modernes suivantes :

1) Un monde (ou une situation) n'est plus donné comme ensemble de points élémentaires - autrement dit, la donation n'opère plus de l'élémentaire vers le composé, elle ne procède plus du simple au complexe : un monde est désormais pensé comme étant donné selon un arrangement interne (cohérent et consistant) qui n'y distingue pas de points élémentaires. Je vais rapidement vous indiquer la structure susceptible de constituer un tel monde sans points, un tel monde de type nouveau.
2) Dans ce monde sans points préalables et constituants, on peut cependant pointer ce qu'on appellera alors des points de type nouveau.
   Où l'on va retrouver l'impératif kierkegaardien de réduplication : à monde de type nouveau, points de type nouveau. Autrement dit, tout de même qu'il n'y pas, pour Adorno, de

[15] Notons au passage que c'est en ce sens qu'il vaut mieux politiquement affronter la Droite parlementaire, celle qui assume cyniquement qu'il n'y a pas d'égalité, que la Gauche parlementaire, celle qui plaide hypocritement une réduction des inégalités - voir ici *Le maître ignorant* de Jacques Rancière.

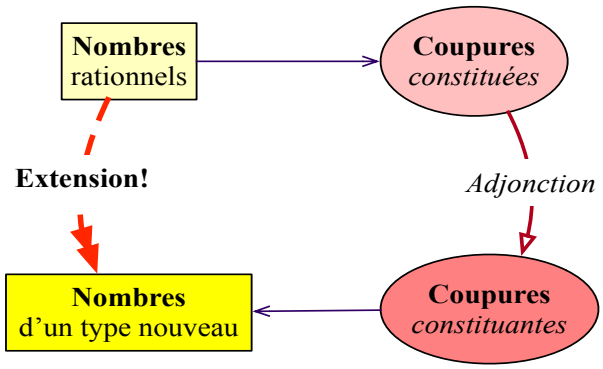
philosophie de la musique moderne qui ne soit une philosophie moderne de la musique, il n'y aura de points d'un monde « moderne » que des points « modernes » de ce monde !

Muni de ces deux clarifications, nous pourrons alors revenir, en dernière partie, sur la manière générale dont un Point, entendu comme enjeu global affirmé pour une situation donnée, est à même d'y pointer toute une série de points concrets en sorte d'y composer en espace subjectivé d'ek-sistence.

## II.0 – Méthode générale

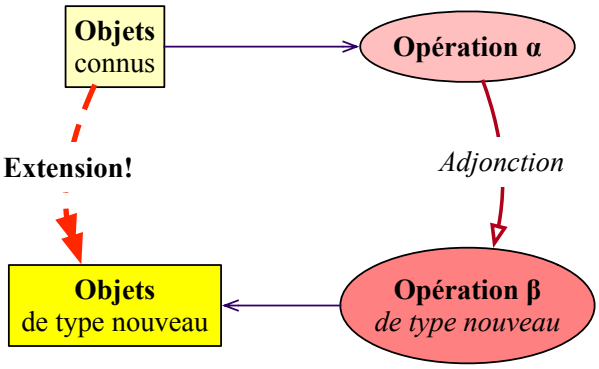
Concernant ces questions mathématiques, je vais les exposer en l'illustrant par la méthode générale d'adjonction-extension que Dedekind a mise en œuvre au XIX° siècle dans sa théorie des coupures.

Je rappelle succinctement : Dedekind constate d'abord qu'un nombre rationnel peut couper la droite réelle ; étendant alors la notion de coupure à des coupures de type nouveau (qui coupent la droite réelle autrement que par un nombre rationnel donné [16]), il montre que ces coupures de type nouveau peuvent en retour définir des nombres de type nouveau (qu'on dira « irrationnels ») en sorte finalement, par adjonction de cette nouvelle opération, d'étendre le corps initial des nombres.




La méthode générale va donc être la suivante : un objet donné de type connu ou courant engendre une opération de type α. On en déduit alors une opération de type β nouveau et on montre que cette nouvelle opération β engendre, à l'envers du premier engendrement, des objets de type nouveau : l'adjonction de l'opération β de type nouveau étend ainsi le monde initial aux objets de type nouveau.

[16] Par exemple en séparant les nombres rationnels positifs ou nuls dont le carré est inférieur à 2 et ceux dont le carré est supérieur à 2.




## II.1 - Mondes de type nouveau sans points ?

À cette lumière, la mathématique moderne va partir de la conception topologique classique d'un espace comme constitué par des points élémentaires : pour cela, le plus simple est ici de concevoir cet espace topologique comme constitué par la famille des voisinages de ses points.

Mais on sait qu'on peut tout aussi bien définir ce même espace topologique par la famille de ses ouverts (ou de ses fermés) avec alors cette différence essentielle qu'un ouvert (ou un fermé) ne fait aucune référence à un point interne, moins encore à un point constituant (à l'inverse d'un voisinage qui est constitué par le point dont il est le voisinage) : une topologie devient alors définie par la structure de ses ouverts. Cette structure s'appelle un *treillis* (je ne m'étends pas sur son contenu détaillé : en gros, cela veut dire que l'intersection finie de différents ouverts et l'union quelconque de différents ouverts forment un espace partiellement ordonné par l'inclusion [17]).

L'idée est alors de définir des treillis de type nouveau qui ne reposent plus sur un espace topologique de départ (doté de ses points constituants) mais qui constituent par eux-mêmes des situations non spatiales : par exemple des catégories ou des topos, particulièrement des topos de faisceaux [18].

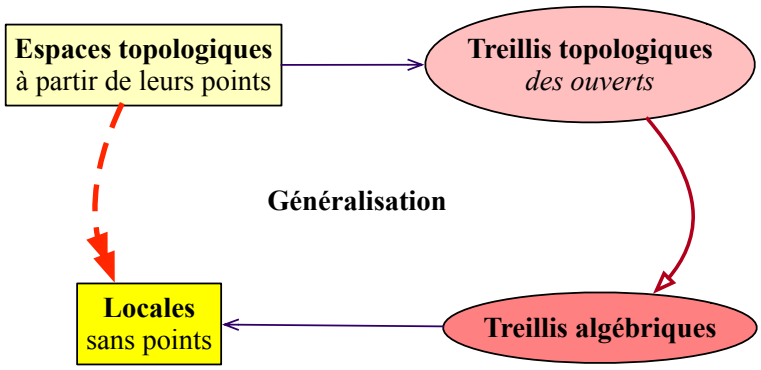
> On retrouve ce faisant l'esprit de notre méthode générale : on passe d'une structure constituée par un espace (lui-même constitué de points) à une structure constituante de lieux sans points, d'étendues de type nouveau.

Ces treillis, définis désormais comme structure opérant des localisations non ponctuelles – imaginez par exemple un réseau de taches de couleur sur un tableau sans dessin pour les circonscrire (pensons aux drippings de Pollock) - vont former ce que la mathématique appelle une *locale*.

[17] Un treillis est un *ensemble partiellement ordonné* avec plus petits supérieurs et plus grands inférieurs.

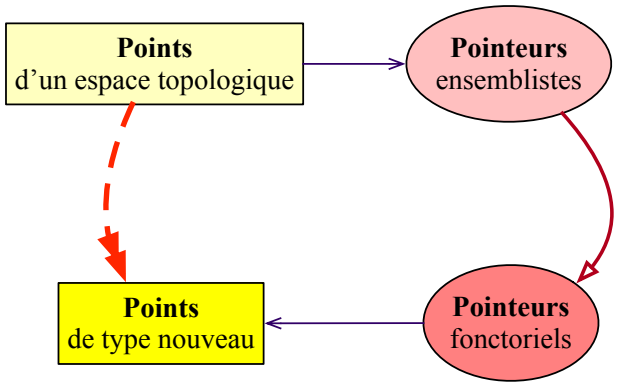
[18] En effet, la construction des faisceaux, à partir des ouverts d'une topologie sur un site, ne fait pas appel à la notion de point ensembliste…

On aura ainsi généralisé (plutôt qu'étendu) la notion d'espace topologique par la généralisation (plutôt que par l'adjonction) de la structure (plutôt que de l'opération) de treillis.




## II.2 Points de type nouveau dans ces mondes de type nouveau ?

La généralisation des points va procéder selon la même méthode : 1°) on va partir des points d'un espace topologique et singulariser une de leur propriétés : celle de *pointer* élémentairement des parties de cet espace ; 2°) on va alors examiner, dans nos locales, des capacités équivalentes de *pointer*, capacités qui cette fois ne feront plus appel à des points au sens courants- [19] mais à des propriétés immanentes à la structure (sans points) de ces *locales* ; 3°) on posera enfin que ces pointeurs de type nouveau (qu'on dira *fonctoriel*) pointent, à partir de ces lieux de type nouveau que sont les *locales*, des points (de type nouveau).

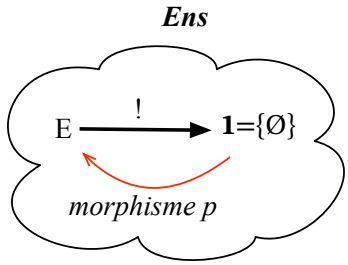



La capacité de pointer repose sur une technique de renversement dont j'expose simplement le principe pour les mathématiciens aux pieds nus présents ce matin dans notre assemblée – je demande un peu de patience aux autres pour ce bref tunnel mathématique.

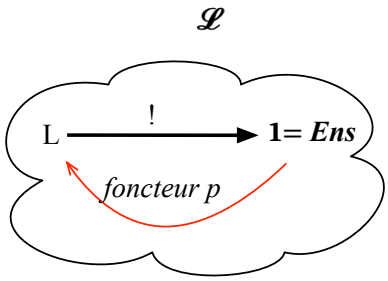
On part du fait que le singleton {Ø} ou {*} est l'objet terminal **1** de la catégorie des ensembles ***Ens*** c'est-à-dire qu'il y a, pour tout objet – ensemble E - de la catégorie ***Ens***, un morphisme unique vers **1** : E→**1**.

[19] tout comme Dedekind avait examiné les capacités de couper la droite réelle sans faire appel à un nombre rationnel la partageant en deux

On examine ce qu'il en est alors dans la catégorie duale $\boldsymbol{Ens}^{op}$ et on constate que, s'il existe un morphisme inverse du précédent et allant de **1** vers quelque ensemble E (**1**→E), alors ce morphisme pointera un élément de E – voir ici la notion d'*ensemble pointé* (E, x) qui couple l'ensemble E à un de ses éléments distingué x appelé *point de base* (l'élément x pointe l'ensemble comme une épingle le fait pour un papillon).




Si l'on généralise alors cela à la catégorie des locales $\mathscr{L}$, comme la catégorie ***Ens*** en est l'objet terminal **1**, ceci suggère que le même renversement que précédemment va pouvoir désigner un foncteur ***Ens***→L venant « pointer » la locale L de la catégorie $\mathscr{L}$ qui va y distinguer une infrastructure ensembliste composée d'éléments-points.




Au total, le point p d'un topos T donné sera techniquement défini comme un foncteur (du type « morphisme géométrique » [20]) entre le topos des ensembles ***Ens*** et ce topos T :

$$p = \boldsymbol{Ens} \rightleftarrows T$$

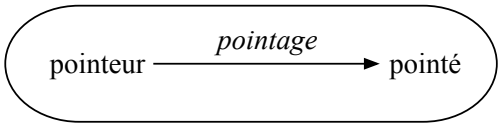
Je ne continue pas plus avant et « saute à pieds joints par-dessus » [21] la technicité de ces constructions mathématiques, malgré leur intérêt conceptuel propre, car le temps qui m'est imparti ne le permet pas et cette journée mamuphi n'est pas exactement une journée pour *mathématiciens aux pieds nus*.

> J'indique donc, pour réveiller ceux qui ne le sont pas, que nous sortons maintenant de notre petit tunnel !

[20] c'est-à-dire un foncteur qui préserve les limites et colimites (c'est-à-dire les constructions internes, de type « géométrique » des topos).
[21] Galois

L'important est alors que, comme les points au sens courant, nos points de type nouveau ont également un caractère élémentaire c'est-à-dire qu'ils sont régis par l'alternative stricte de Hamlet « *to be or not to be* » : leur mode d'existence en situation est strictement binaire, ils existent ou ils n'existent pas dans la situation concernée, en quelque sorte ils existent en noir ou blanc, sans possibilité de nuancer leur modalité d'existence selon un infini nuancier de gris. Ces points sont donc bien doublement des points : non seulement ils sont l'effet d'une action de pointage, le résultat du travail d'un pointeur (travail de « mise au point » par qui « fait le point ») mais ils sont un résultat ponctuel au sens où leur existence n'est pas relativisable : elle est ou n'est pas.
Retenons donc au total qu'un Point va désigner un processus à trois termes : le *pointeur*, son opération de *pointage* et son résultat *pointé*.

**« Point »**




## Dernière précision

Pour tout topos (mathématique), pour tout monde (philosophique), pour toute situation (existentielle), l'existence de tels « Points » n'est aucunement garantie !
Un topos peut être « sans points » ou il peut comprendre « assez de points ».

> C'est sur cette base que Badiou va distinguer philosophiquement différents types de mondes : des mondes *atones* (sans aucun point) [22] aux mondes *tendus* (avec un nombre maximal de points) [23] en passant par des mondes *stables*, *inconséquents*, *inactifs* et *inorganiques* [24].

L'important, pour nous aujourd'hui, est de comprendre que la situation de l'humanité ne garantit nullement par elle-même l'existence du Point de l'Amour : ce n'est pas sa structure en deux sexes qui l'engendre ipso facto. Pour y faire exister le Point de l'Amour, il faut y adjoindre un foncteur susceptible d'opérer comme pointeur ; autant dire il faut y intervenir selon le pari d'une décision axiomatique, c'est-à-dire d'une *thèse* qui ne sera pas exactement une *hypothèse* (par définition, une hypothèse se soumet à la possibilité expérimentale d'une réfutation [25]) mais une proposition indécidable.

> Qui ne sait d'ailleurs qu'on s'engage dans un Amour par l'échange de deux « je t'aime », non pas alors sous la forme d'une hypothèse (du type « on verra bien, à l'expérience, où cela va nous mener ») mais sous le signe d'une position thétique inconditionnelle qui engage pour toujours.

---

[22] *Logiques des mondes* p. 442
[23] id. p. 445
[24] id. p. 513-514
[25] D'où, au passage, que l'expression « hypothèse communiste » ne me semble pas nommer adéquatement la décision politique du militant communiste.

Éclairé – je l'espère – par ces (trop) rapides considérations mathématico-philosophiques, formulons quelques propriétés cardinales de nos points à tenir.

## III. Caractéristiques générales

Instruit par ce qui précède, je le ferai selon dix caractéristiques un peu différentes de celles que j'ai annoncées dans mon abstract, les écarts entre ces deux versions relevant moins d'incompatibilités que d'utiles complémentarités.

### 1

Il n'y a de point que relatif à une situation donnée.

> Au passage, ceci indique pourquoi l'amour généralement nommé ne saurait constituer un point. [26]

### 2

Dans cette situation donnée, un point qu'il va s'agir de tenir s'engage subjectivement par l'affirmation d'un enjeu dans cette situation, l'affirmation d'une possibilité qui va constituer l'enjeu même de tout le processus.

> Donc pas de point sans l'affirmation d'une possibilité qui va constituer son enjeu.

### 3

Cet enjeu, l'affirmation de cette possibilité est un pari sur la situation : c'est une décision incalculable (on ne peut en calculer ni les raisons ni les conséquences, ni les mobiles ni les motifs).

> Comme le dit Sartre dans *L'être et le néant*, une telle décision, comme toute décision, n'est le résultat d'aucune délibération préalable au sens où elle ne saurait procéder d'aucun calcul a priori ; c'est tout au contre la décision qui engage une délibération a posteriori pour prendre mesure de ses conséquences pratiques, pour calculer à quoi elle engage qui l'a décidée.

### 4

L'enjeu ainsi décidé a un caractère global au sens où il concerne la situation dans sa globalité, il a une portée globale dans la situation et ne se limite pas à corriger ou modifier tel ou tel des composantes de cette situation. Il en va, pour celui qui fait sien cet enjeu, de la possibilité à portée globale que quelque Justice s'inscrive dans la situation en jeu et la rende ainsi mieux subjectivement respirable.

---

[26] Ainsi l'énoncé de St Jean « *Dieu est amour* » identifie de manière inconsistante (par le verbe *être*) deux inconsistances.

## 5

L'enjeu affirmé doit être apte à pointer (à « faire le point », à « mettre au point ») dans la situation en sorte de déterminer à quels endroits précis l'effectuation de la possibilité va se jouer, autant dire à quels endroits concrets le Point va pouvoir réellement ek-sister subjectivement.

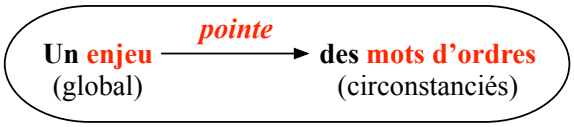
J'ai rapidement indiqué que le travail propre de l'Amour consistait à cerner les points précis d'incommensurabilité entre les deux sexes du couple pour en faire les oriflammes de cet Amour, lui évitant de se rabattre sur la multitude des lieux ordinaires où prévaut une mesure humaine commune.

De même pour les différents exemples de points annoncés à notre programme :

- Sur quelles pratiques concrètes de l'école l'affirmation d'une possible émancipation des intelligences dans cette institution va-t-elle jouer son ek-sistence subjective ? À quelles pratiques ce point sera par contre a priori indifférent ?
- De même sur quelles pratiques architecturales concrètes l'affirmation des vertus émancipatrices d'une architecture vernaculaire va-t-elle jouer son ek-sistence subjective ? À quelles pratiques ce point sera par contre a priori indifférent ?
- Concernant la nécessité affirmée que la langue maternelle du peuple tunisien (le *derja tounis*) devienne la langue tunisienne officielle, on aura le même type de questions pour instruire la manière dont cette nécessité constitue ou non un point subjectif à faire ek-sister et à tenir en situation : sur quelles pratiques concrètes le *derja* comme langue tunisienne (le *tounis*) joue-t-il aujourd'hui son ek-sistence subjective ? À quelles pratiques peut-elle, par contre, être indifférente ?

Formulons cela par métaphore politique en disant que l'enjeu décidé va pointer dans la situation une série de mots d'ordre (en entendant ici par « mot d'ordre » la formulation d'une directive compacte, à prendre ou à laisser).

**Point**




## 6

Aux lieux précis ainsi pointés, la question de l'effectuation prend alors la forme d'une stricte alternative : le point est tenu en ces lieux ou il n'y a plus de point ! En ces lieux, il n'y a plus place pour les nuances ou quelque relativisation que ce soit : flancher en ce lieu serait liquider le point, renoncer en cet endroit serait démissionner.

Le nihilisme passif déqualifie systématiquement la possibilité que les subjectivités puissent se trouver contraintes à quelque alternative strictement binaire que ce soit. Pour ce faire, il recourt aux arguties de la complexité civilisationnelle (« c'est trop complexe pour qu'on puisse être acculé à répondre par oui ou par non »), de l'art des nuances démocratiques (« comment penser encore en noir et blanc ? »), des vertus parlementaires de la conciliation

et de la tolérance (« vous me faites violence en m'acculant à un choix binaire ! »). On connaît d'autant mieux sur ces subterfuges sophistes qu'ils s'accompagnent immanquablement d'une froide brutalité dès que les intérêts réels de ces mêmes personnes se trouvent en jeu : foin alors de nuances, c'est désormais frontalement les valeurs de l'Occident contre la barbarie : « foin de débats, les privilèges de notre mode de vie occidental ne sont pas négociables ! »

Si tenir un enjeu global discerne bien les points précis d'alternatives binaires, c'est alors parce que de tels points constituent le Réel du Point dans la situation concernée : c'est bien ici et là que se joue le Réel du Point, donc de la possibilité globale dont il est le nom.

## 7

Aux points de la situation où la possibilité affirmée joue son existence en s'efforçant de s'y effectuer, se lèvent d'inévitables oppositions, parmi lesquelles il faut bien sûr compter également les oppositions qui vont se lever chez celui-là même qui porte le Point en question et qui va, à un moment ou à un autre, se mettre à douter, prendre peur, être tenté de ne pas persévérer, être incité par quelque argument réaliste à lâcher prise, etc.

Distinguons généralement trois types d'opposition :

- l'inertie subjectivement dévastatrice du nihilisme passif qui énonce : « *À quoi bon ce Point, en vain ! Contentons-nous de tranquillement survivre dans l'ordre établi et la régularité de la situation concernée en y trouvant notre petite place et en cultivant notre parcelle.* ». Subjectivement, rien de pire que cette immersion molle dans la passivité d'une survie élevée de manière grandiloquente aux vertus du vivant dont le paradigme est alors immanquablement celui la vie animale, voire végétale – d'où les mots d'ordre de ce nihilisme passif : « vivre comme des oiseaux, des fourmis ou des porcs ; vivre comme des arbres ! » ;
- l'antagonisme déclaré du nihilisme actif qui va s'attacher à détruire cette affirmation : en effet, pour qui veut le rien, l'ennemi principal est bien celui qui soutient tranquillement qu'on peut parfaitement vouloir quelque chose qui en vaut la peine et que le vouloir n'est donc nullement acculé à vouloir le rien ! - redisons-le : pour nous, l'avantage subjectif du nihiliste actif sur le nihiliste passif est au moins qu'il déclare la guerre et par là revendique la nécessité subjective de se prononcer ;
- finalement ceux qui vont plutôt soutenir qu'il y a mieux à faire que tenir un point : non pas ne rien vouloir comme les premiers, ni vouloir le rien comme les seconds mais vouloir autre chose qu'un point pour lequel on va devoir se battre ; leur parti prend alors le plus souvent la forme d'une double négation, apte à contourne le pari et les risques de l'affirmation (« ne pas vouloir le rien, ne pas rien vouloir », sans pour autant préciser ce qu'il s'agirait de vouloir), double négation dont le bénéfice attendu est de n'avoir pas à fixer un vouloir en sorte de lui garder un caractère errant, mobile et perpétuellement relativisable.

D'où la question plus générale suivante : dirons-nous que nos différents opposants tiennent un Point qui leur serait propre ?

- Concernant les troisièmes, on dira que leur double négation pose un point émoussé, un point sans pointe, autant dire pour nous un non-Point.
- Concernant les nihilistes passifs, il est clair que « ne rien vouloir » ne saurait affirmer qu'un retrait, tel celui du Bartleby de Melville : *I will prefer not to…* (« Je préfèrerai ne pas… »). Ce faisant, on ne dispose pas d'une véritable affirmation, tout au plus d'une affirmation au sens purement grammatical du terme, et encore (s'il est vrai que l'énoncé « je ne veux rien » n'est grammaticalement dit ni une négation, ni une affirmation mais plutôt une dénégation).
- Quant aux nihilistes actifs, qui affirment « Vouloir le rien ! » et brandissent un « Vive la mort ! », tiennent-ils quelque Point au sens où l'on en parle ici ? Guère davantage car les affirmations qui sont les nôtres sont circonstanciées, délimitées – par exemple l'énoncé « vive l'amour ! » (sans plus préciser de quel amour il s'agit : celui des femmes, des voitures, des bons vins, de la justice ?) n'est pas une affirmation susceptible de constituer un Point. A fortiori un énoncé grammaticalement affirmatif comme « je veux le rien » qui s'enferme dans la polarité inconsistante du tout et du rien ne constitue pas une affirmation au sens où nous l'entendons ici.

  En effet, une affirmation qui n'est pas purement formelle, qui n'est pas seulement grammaticale, doit se réduppliquer : elle doit affirmer de l'affirmatif ; son caractère affirmatif doit tenir à la fois dans son énoncé et dans sa position d'énonciation.

On en conclura qu'à proprement parler, les nihilistes n'ont pas de Point et que leur nihilisme s'étend donc à nier tout Point et donc tous points.

## 8

Huitième caractéristique : l'existence de ces trois oppositions configure le Point comme Point à défendre.

Il y a là une dimension aujourd'hui essentielle, en particulier face au nihilisme : tenir son Point, c'est effectuer quelque chose qui méritera alors d'être défendu.

Avoir aujourd'hui quelque chose à défendre (et pas seulement résister à la progression adverse) constitue en soi une conquête capitale, une victoire subjective de grande importance qui engage aussitôt une espérance (s'il est vrai que l'espérance suit la victoire et non pas la précède !).

Comme l'ont bien dégagé Clausewitz puis Mao, la défensive stratégique a cette vertu inégalable de vous donner l'initiative du lieu et du moment où livrer bataille : c'est la stratégie défensive qui a l'initiative tactique. Mais encore faut-il pour cela avoir quelque chose à défendre !

A contrario, et Kristin Ross en fait la remarque pertinente dans son dernier livre [27], la résistance laisse toute initiative à un adversaire qui dicte où et quand se battre. La résistance est de nature oppositionnelle et critique. Elle intériorise une impuissance à constituer et affirmer. Elle entérine une faiblesse et une stérilité. Bien sûr, mieux vaut résister que se soumettre. Mais il y a mieux à faire : déclarer l'enjeu global d'une possibilité, pointer où l'effectuer, travailler à la réaliser en quelques endroits précis pour ensuite faire face à ceux qui ne le supporteront pas en restant alors relativement maître de la géographie et de l'histoire de cette défensive stratégique.

[27] voir le chapitre III de *La forme-Commune* (La fabrique, 2023)

Nos Points ne sont donc pas des points de résistance mais des Points constituants méritant d'être défendus face aux inévitables oppositions.

**9**

Tenir son Point délivre alors un affect très spécifique, venant pointer affectivement la puissance subjective à l'œuvre.

Comment précisément le nommer ? Je livre cette question à notre journée : comment nommer l'affect de qui se découvre capable de tenir quelque chose qu'il a gratuitement décidé face à la déferlante nihiliste ? Comment nommer l'affect de qui découvre ce que confiance et espérance veulent ici dire d'éminemment concret ?

Ce n'est pas exactement le bonheur à Deux de l'amour, l'enthousiasme collectif de la politique, le sentiment de grandeur dans les arts (grandeur d'autant plus surprenante qu'elle jaillit d'œuvres très circonscrites), le sentiment de lumière dans les sciences.

Mais peut-être n'y a-t-il pas de nom général pour subsumer les affects particuliers des différents types de Point. Je n'ai pas de réponse : inscrivons l'enquête sur ce point au programme de notre journée.

**10**

Ajoutons ici une autre question avant de conclure : comment mesurer le travail effectif d'un tel Point ?

Essentiellement, me semble-t-il, à la capacité du Point en question de relier les différents points concrets en un espace subjectivé interne à la situation de départ, autant dire à y créer une zone libérée du nihilisme.

*

Au total, il est clair que l'essentiel concernant les Points qui vont aujourd'hui nous occuper est le travail pour *tenir bon*, pour tenir bon dans l'enquête sur la situation concernée (en vue d'y déceler les endroits précis où la possibilité affirmée doit tenter de s'effectuer), pour tenir bon face aux adversités qui vont immanquablement se lever au lieu même d'une libre générosité au travail, pour tenir bon dans une défensive au long cours qui implique une souple invention des pas de côté (contre un possible dogmatisme du Point) et une intelligente fermeté (contre cette fois un possible opportunisme).

En ce sens, affirmer un Point et tenir bon sur son travail en situation, c'est toujours s'engager dans *une longue marche*.

Souhaitons à nos rencontres franco-tunisiennes de continuer d'inventer leur propre longue marche !

***